



CE JOUR-LÀ 6 JUIN - 25 AOÛT 1944

ILS ARRIVENT !

**LA BATAILLE DE NORMANDIE
VUE DU CÔTÉ ALLEMAND**

PAUL CARELL

ROBERT LAFFONT

CHAPITRE PREMIER

ATTENTE ET ANXIÉTÉ

Le mauvais temps

Nous sommes le samedi 3 juin 1944, vers la fin de l'après-midi. Sur l'herbe rase de la falaise, le maître pointeur Günter Witte est allongé, scrutant le ciel de ses jumelles. Le soleil s'est caché. Il fait chaud néanmoins, comme il sied au début de juin, sur cette côte du Cotentin. Mais de sombres nuages s'amoncellent ; mauvais signe, il semble bien que les beaux jours soient déjà passés.

On entend sur la grève, en contrebas, se briser le ressac. Des coups de marteau ponctuent sa sourde rumeur. Dans un repli de la côte rocheuse, un détachement du 1262^e Régiment d'artillerie côtière est en train d'installer sous abri, en batterie, en avant du village de Rozel, une pièce de 75 française capturée. La voix du lieutenant Wollschlager s'élève de la plage :

— Hé, Witte, bonne chasse là-haut ?

— Non, mon lieutenant, pas de veine, aujourd'hui, répond le maître pointeur. Mais, au même instant, le voilà qui rejette soudain ses jumelles et saisit le fusil de chasse français à deux coups qui gît à son côté. Un instant, on voit son canon se déplacer lentement de droite à gauche. Pan ! Pan ! une petite boule ébouriffée choit du ciel. Witte a jeté son arme et s'est rué.

— L'as-tu ? crient les autres en le voyant, au bout d'une minute, revenir vers eux en courant. Radieux, le maître pointeur agite le cadavre saignant d'un pigeon voyageur.

— Est-il lesté au moins ? demande l'officier.

— Et comment, mon lieutenant ! Regardez plutôt !

Witte lui tend le minuscule tube métallique qu'il vient d'arracher au plumage. Celui-ci recèle une très mince feuille de papier pelure sur laquelle on discerne une série de chiffres et de lettres. Un informe dessin, esquissant une silhouette de renard, clôt leur série.

— Tiens, la dernière fois, c'était un corbeau, ou une pie, ou quelque chose du même genre, remarque Witte, qui commence à acquérir de l'expérience.

— Allez! vite, portez ça au château, ordonne le lieutenant, et, enfourchant sa bicyclette de réquisition, voilà notre maître pointeur qui pédale sur la route des Pieux à Cherbourg, se hâtant vers le petit château de Sotteville où est installé le P.C. du régiment. Il y porte le courrier destiné à l'Angleterre, le courrier des agents secrets qui dévoile aussi bien les emplacements de batteries récemment construits par les Allemands que les numéros des unités stationnées dans les villages. Bref, tout ce à quoi, de l'autre côté du détroit, les services secrets s'intéressent.

C'était devenu, dans les derniers temps, un vrai sport, tout au long de la côte de France, que d'abattre ainsi les messagers ailés de l'ennemi. On n'en descendait à vrai dire qu'assez peu. Innombrables étaient ceux qui atteignaient indemnes les colombiers de la côte sud de l'Angleterre. Parmi ceux qui manquèrent à l'appel, il en fut un qui coûta la vie à pas mal de soldats américains, comme on le verra.

Le lundi 5 juin dans la matinée, le major Friedrich Hayn, officier de service à l'état-major du 84^e Corps d'Armée, à Saint-Lô, enregistrait donc le rapport de la 709^e Division qui signalait le pigeon voyageur abattu. Il mit en même temps de côté le petit tube d'aluminium et le message chiffré, se proposant de les faire voir à son général, le général Marcks, avant de les expédier par le courrier du lendemain, c'est-à-dire du 6, au bureau central de l'Abwehr¹ à Paris. Il ne se doutait pas qu'il aurait, ce lendemain-là, pas mal d'autres chats à fouetter!...

Ayant jeté par la grande baie un regard distrait sur les tours de la majestueuse cathédrale, le major examina le ciel qui semblait

1. Service allemand de contre-espionnage.

Pour les troupes allemandes cantonnées le long des côtes normandes, la nuit du 5 au 6 juin 1944 devait être une nuit comme les autres. Soudain, ce fut un terrifiant déluge de fer et de feu. La bataille de Normandie commençait.

Ils arrivent ! nous livre le récit du débarquement vu du côté allemand. Presque heure par heure, Paul Carell suit et commente les opérations alliées sur les plages normandes. Il nous fait vivre le désarroi d'une armée si souvent triomphante, brusquement paralysée par un pilonnage implacable.

Ce texte, sobre et saisissant, fait pendant à celui de Cornelius Ryan, *Le Jour le plus long*. C'est le livre d'un observateur lucide et précis, la chronique vivante de cette campagne qui devait s'achever à Paris, quatre-vingts jours plus tard.

Le « message personnel » décisif.

Des vers de Verlaine

Sur l'autre rivage de la Manche, une véritable armée d'officiers de sûreté veillait à ce que ne fût pas éventée la date du « Decision-Day », du jour décisif, bref du jour D. Tandis qu'une foule d'agents de l'Abwehr allemande s'efforçait bien entendu à en percer à tout prix le mystère.

Et le fait est qu'ils y parvinrent !

Avant même que s'envolent d'Angleterre les premiers bombardiers destinés à attaquer la côte de Normandie, le Haut-Commandement allemand sut que l'invasion commençait. Il en avait, au pied de la lettre, la nouvelle sur sa table. Mais le curieux est qu'elle ne lui servit à rien.

Ce n'est là ni une légende ni une histoire inventée. On peut, dans le compte rendu officiel américain du débarquement, lire le récit de ce sensationnel épisode ; les preuves s'en trouvent dans le journal de marche de la 15^e Armée allemande. Par un des moyens habituels de l'espionnage, la trahison, le grand secret avait été percé à jour ; les agents de l'Abwehr avaient réussi à s'immiscer subrepticement dans son réseau ténu. Pas un officier d'état-major allemand, pas un commandant de point d'appui, pas un troupière même n'aurait donc dû, le 6 juin, être surpris par l'invasion. Et ce fut pourtant ce qui advint. Voici le détail de cette incroyable et surprenante aventure :

Le Haut-Commandement allié avait réussi à établir en France une vaste organisation de renseignements et de sabotage. Des chefs éprouvés en dirigeaient sur place les principales sections. Parmi celles-ci, il en était une qui fonctionnait impeccablement et qu'on désignait du terme d' « alliance des animaux » parce que ses membres n'étaient connus les uns des autres que sous des pseudonymes empruntés à toute la faune de la création. L' « alliance » envoyait ses renseignements soit par radio, soit par pigeons voyageurs. En dehors de l'espionnage, le sabotage était également organisé sur une grande échelle ; il s'étendait sur toute la France et comportait des milliers de membres encadrés par des chefs de districts ou de commandos. Leur mission était de mener sans cesse, contre les travaux défensifs allemands, des entreprises de destruction ; mais surtout de se tenir prêts à agir en masse au moment décisif de l'invasion. On ignore en général qu'il suffit de dix grammes de sucre, soit trois morceaux, opportunément jetés dans l'eau d'une bétonnière, pour enlever à cent kilos de béton tout leur pouvoir de prise, car, quand le calcium qui en constitue la base, au lieu de se combiner avec de l'acide carbonique le fait avec du sucre, il en résulte un composé infiniment moins stable. Qu'un membre d'une organisation française de résistance, employé au service du travail, réussît donc à se faire attribuer un poste au voisinage de la bétonnière, et il lui devenait facile, au moyen de quantités de sucre

relativement faibles introduites soit dans le mélange à sec, soit dans l'eau d'alimentation, d'obtenir des effets désastreux sur certaines parties essentielles d'un ouvrage fortifié (embrasure de bouche à feu ou plafond d'un bunker). L'impact d'un obus sur celles-ci suffisait alors à les faire s'effriter comme du grès. Mais ceci n'était qu'un aspect de ces sombres machinations. L'organisation S.O.E. dont le siège était à Londres et qui constituait l'état-major des organes de sabotage avait dressé pour le jour X un plan dit « plan Vert ». D'après celui-ci, quelques heures avant le début de l'invasion, cinq cent soixante et onze gares ou aiguillages français devaient exploser simultanément et trente routes principales être rendues impraticables. Un autre plan, dit « plan Tortue » visait à interrompre toutes les télécommunications et à faire sauter un certain nombre de carrefours importants, de ponts et de viaducs.

Il va de soi que l'essentiel était de coordonner ces actions dans le temps. Mais on ne pouvait livrer à un nombre important de chefs de districts, répartis sur tout le territoire français, le suprême secret du jour J. D'autant plus que celui-ci était toujours susceptible d'être décalé en dernière minute — ce qui advint effectivement.

On s'arrêta donc à l'idée de transmettre les ordres d'exécution par la voie des ondes. Les chefs des organisations de sabotage reçurent avis de se mettre soigneusement à l'écoute de la B.B.C. les 1^{er}, 2, 15 et 16 de chaque mois. Les premiers vers du poème de Verlaine sur l'automne constituèrent le code utilisé. Leur apparition au milieu d'autres messages devait signifier que le jour de l'invasion était proche. A partir de ce moment, l'écoute devait être permanente. Les trois derniers vers signifieraient que le débarquement allait s'opérer dans les quarante-huit heures, et que les chefs des divers commandos devaient opérer les destructions prévues au plan Vert et au plan Tortue en fonction des messages, chiffrés selon leurs codes particuliers, qu'ils recevraient chacun pour son compte.

C'était habilement conçu, adroitement machiné, mais l'Abwehr éventa la chose. Trop de gens étaient dans le secret, et l'un d'eux était au service des Allemands. Ce fut lui qui livra à l'amiral Canaris la clef de ce poème, qui compte depuis lors à coup sûr parmi les plus fameux de toute l'histoire littéraire :

ILS ARRIVENT !

*Les sanglots longs
des violons
de l'automne
Blessent mon cœur
d'une langueur
monotone.*

Et de ce jour, les stations d'écoute de l'amiral furent à l'affût, guettant le poème.

Parmi elles se signalèrent en particulier celles qui relevaient du service des renseignements de la 15^e Armée, dont le chef, le général Salmuth, avait son quartier général à Tourcoing. Celles-ci ne se laissèrent pas égarer par les innombrables émissions camouflées qui visaient à noyer le poisson. Elles connaissaient le texte exact et n'attendaient que lui. Leur attente ne fut pas trompée.

Le journal de marche de la 15^e Armée, stationnée entre Seine et Meuse, comporte en effet à la date du 5 juin cinq mentions particulières. La première signale que le service d'écoute de l'armée a eu l'occasion d'entendre à trois reprises les 1^{er}, 2 et 3 juin, les trois premiers vers de Verlaine : *Les sanglots longs des violons de l'automne*. La seconde inscription mentionne, à la date du 5 juin, 21 h 15, l'audition des derniers vers : *Blessent mon cœur d'une langueur monotone*.

Les troisième, quatrième et cinquième inscriptions, datées respectivement du 5 juin à 21 h 20, 22 h et 22 h 15, portent la trace de la surexcitation croissante de leur scripteur. Elles disent que la nouvelle sensationnelle, le grand secret désormais percé à jour ont été divulgués sur-le-champ au chef de la 15^e Armée, au commandement supérieur du front ouest, aux divers commandements généraux, à la 16^e Division antiaérienne, aux commandements supérieurs en Belgique et en France, de même qu'au Groupe d'Armées B et au commandement supérieur de la Wehrmacht à Rastenburg. Ainsi donc, à 22 h 15 au plus tard, le 5 juin, le G.Q.G., le maréchal von Rundstedt, l'état-major de la marine à Paris, et le Groupe d'Armées de Rommel savaient que l'invasion était imminente.

Aucun coup de canon n'avait encore été tiré. Les bombardiers alliés commençaient à peine à s'envoler de leurs terrains. Les convois qui amenaient vers les aires d'envol les troupes aéroportées étaient encore en train de rouler. Aussi bien les pilotes que les

parachutistes se croyaient toujours couverts par le secret. Et déjà celui-ci avait transpiré.

Pas besoin de se faire du souci. Il n'en résulta rien ! Si incroyable que cela puisse paraître, le Haut-Commandement allemand, par une étrange aberration, fit littéralement cadeau à l'ennemi de sa première victoire. Sans doute le général Salmuth mit-il sur-le-champ en état d'alerte renforcée sa 15^e Armée... que les événements à venir ne concernaient d'ailleurs pas. Mais, en dehors de cela, il ne se produisit rien. Rien, nulle part ! Le Groupe d'Armées B n'alerta pas sa 7^e Armée, et la laissa devenir quelques heures plus tard la proie inattendue de la plus grande attaque de l'Histoire. Le 84^e Corps, dont les divisions côtières constituèrent l'objectif des premiers débarquements tant aériens que maritimes, fut, par ceux-ci, complètement surpris. Ni le commandant de la marine, l'amiral Hennecke, et ses puissantes batteries fixes, ni les stations de radar ne furent averties de ce qui se tramait. Rommel ne fut pas rappelé, sans débrider, d'Herrlingen. Pendant quatorze heures décisives, son groupe d'armées allait demeurer privé de commandement, de direction, d'initiative. Le chef d'état-major, le général Speidel, se trouvait livré à ses seules ressources.

On peut accorder au général Jodl, au quartier général du Führer, cette circonstance atténuante qu'il dut penser que le maréchal von Rundstedt s'était chargé d'alerter lui-même ses troupes. Mais il est de fait que celui-ci n'en fit rien. Il n'en fit rien parce qu'il ne crut pas à la véracité de l'information. Le récit américain officiel du déroulement de l'invasion cite ce mot d'un membre de son état-major : *Le général Eisenhower ne va tout de même pas charger la B.B.C. d'annoncer le débarquement. Allons donc !*

On ne voulut pas croire à ce roman. Des vers de Verlaine ! quelle plaisanterie !

Mais ce qui semble plus étrange c'est que l'état-major du Groupe d'Armées B, lui aussi, ait partagé ce dédain pour cette prétendue invention. Qu'il n'ait pas pris à tout le moins la précaution d'alerter de lui-même son Corps d'Armée et ses Divisions, il y a là une lacune psychologique dont nous ne sommes pas arrivés à démêler la véritable raison.

Toujours est-il que le succès de l'Abwehr avait été remporté en vain et qu'il demeura infructueux. La nuit du 5 au 6 juin fut partout consacrée au simple travail routinier, elle se déroula dans l'insou-

ciance, et même par endroits, comme on le verra, dans une certaine euphorie...

De fortes escadres de bombardiers approchent

A Cherbourg, comme chaque nuit, les radios et les officiers de garde veillaient dans le vaste abri souterrain du commandement de la marine. De temps à autre y apparaissait le lieutenant Gunnar Blume, officier d'ordonnance de l'amiral Hennecke. La villa de celui-ci se dressait juste au-dessus de l'abri et l'officier n'avait qu'à descendre le petit escalier intérieur pour s'enquérir de la part de son « patron » : « Qu'y a-t-il de neuf ? »

Mais il n'y avait rien de neuf à Cherbourg ce soir-là, et Blume remontait chaque fois rassuré. Là-haut, dans la grande pièce d'où l'on pouvait, de jour, par une large baie, embrasser tout l'horizon maritime, l'amiral était assis avec les officiers de son état-major. Tous les stores étaient soigneusement baissés; plusieurs tables dressées. L'amiral recevait. Après une soirée musicale offerte au bénéfice de la troupe par un excellent orchestre de chambre en tournée, l'amiral avait invité les artistes et ses officiers à souper chez lui. Deux jeunes femmes faisaient parties de l'assistance : l'inamovible AFAT de marine, M^{lle} Ursula Braütigam, qui secondait le lieutenant Blume dans la tenue du journal de marche, et la femme du lieutenant-capitaine Wist qui faisait partie de la tournée en qualité de pianiste.

M^{me} Wist ayant aperçu le grand piano à queue qui garnissait un angle de la pièce, l'essaya, plaqua quelques accords, et soudain retentirent, comme un écho des temps passés, les merveilleux accents des *Papillons* de Schumann. Il semblait que le temps ait suspendu son vol.

Mais il n'en faisait rien. Une ordonnance se glissa dans la pièce : on demandait le lieutenant Blume au téléphone. Aussitôt de retour, il murmura quelques mots à l'oreille de l'amiral. On signalait de très violentes attaques aériennes contre toutes les villes et les routes de la côte. De nouvelles et très fortes escadres de bombardement paraissaient se diriger vers le littoral du Calvados.

Hennecke fit un geste de la main. La guerre avertissait qu'elle ne tolérait pas les *Papillons* de Schumann. Il regarda sa montre, elle indiquait 23 h 30. « De très fortes escadres de bombardement »... en seconde vague. Le fait lui paraissait singulier.

Bien sûr, les bombardiers ennemis allaient leur chemin là où ils voulaient et comme ils l'entendaient. Qui le leur eût interdit ? Aujourd'hui même, Hennecke avait appris de Paris que le 2^e Groupe de la 26^e Escadre de chasse, commandé par le fameux « mathématicien de l'espace », le commodore Priller, venait d'être transféré dans le Midi de la France pour une période de rafraîchissement. Les premier et troisième groupes étaient respectivement en route pour Reims et pour Metz. La 2^e Escadre de chasse ne disposait donc plus, pour assurer la couverture contre la chasse ennemie, que de l'escadrille Richthoffen. Mais le maréchal von Rundstedt avait constamment rassuré ses généraux : « Au plus tard le troisième jour après le début de l'invasion, leur répétait-il, vous pourrez compter sur l'assistance d'un millier d'avions de chasse. » Rundstedt lui-même s'appuyait sur la promesse formelle que lui en avait fait Hitler : « Au plus tard le troisième jour après le jour X, je mettrai le front envahi en mesure de briser la supériorité aérienne des Anglo-Saxons. »

C'est de la sorte que le 5 juin, si l'on se réfère au journal de bord du maréchal de l'air Sperrle, celui-ci disposait sur le papier d'une flotte aérienne forte de quatre cent quatre-vingt-seize appareils. Mais en réalité, trois cent dix-neuf seulement étaient aptes à prendre l'air : quatre-vingt-huit bombardiers, cent soixante-douze chasseurs et cinquante-neuf avions d'exploration.

« Je ne peux pas immobiliser mes escadres en France dans l'attente de l'invasion, avait dit Goering. J'en ai besoin pour la défense du Reich. » Et il avait engagé la totalité de ses unités de chasse dans la protection contre les attaques des bombardiers adverses. Le 2^e Corps aérien n'avait donc plus en France un seul appareil disponible. Ceux qui devaient lui revenir d'Allemagne sitôt l'attaque ennemie déclenchée réoccuperaient dans la zone de bataille leurs anciens terrains.

C'était à tout cela que pensait l'amiral Hennecke, qui ne prenait plus guère d'intérêt à l'audition musicale. Au bout d'un instant, il descendit lui-même dans l'abri. Celui-ci était encore partiellement inachevé. Cependant il avait été conçu de façon grandiose. On y avait même aménagé dans l'aile droite une ambulance souterraine. Dans les alvéoles de gauche se trouvaient les cartes de situation et les postes de commande. Des liaisons téléphoniques directes reliaient ce modèle des P.C. aux